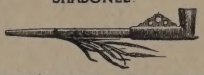
150,5 – Algonquian

GUACANAGARI PONTIAC BLACK HAWK
MONTEZUMA CAPTAIN PIPE KEOKUK
GUATIMOTZIN LOGAN SACAGAWEA
POWHATAN CORNPLANTER BENITO JUAREZ
POCAHONTAS JOSEPH BRANT MANGUS
SAMOSET RED JACKET COLORADAS
MASSASOIT LITTLE TURTLE LITTLE CROW
KING PHILIP TECUMSEH SITTING BULL
UNCAS OSCEOLA CHIEF JOSEPH
TEDYUSKUNG SEQUOYA GERONIMO
SHABONEE



TO PERPETUATE THE HISTORY AND DEVELOPMENT OF THE PEOPLE REPRESENTED BY THE ABOVE CHIEFS AND WISE MEN THIS COLLECTION HAS BEEN GATHERED BY THEIR FRIEND

EDWARD EVERETT AYER

AND PRESENTED BY HIM TO

THE NEWBERRY LIBRARY

1911

421
A352
C8
1887
R

LA MINERVE — LUNDI, 1ER AOUT 1887

Le Lexique de la langue Algonquine

PAR M. L'ABBÉ CUOQ

ETUDE BIBLIOGRAPHIQUE

Il y quelques mois, M. l'abbé Cuoq publiait à Montréal le *Lexique de la langue Algonquine*. Œuvre de longs et patients labeurs, œuvre d'un indianologue connu et justement apprécié à l'étranger, ce livre était encore le premier de ce genre publié en langue française : à tous ces titres, il se recommandait ou plutôt s'imposait à l'attention publique. Mais qui dans notre pays, s'occupe d'indianologie ? Qui songe même à ces petites gens, à ces hommes étranges qu'on appelle des sauvages ?... débris d'un autre âge, attardés au sein de notre civilisation qu'ils fatiguent et qu'ils gênent.... C'est dire que le livre de M. l'abbé Cuoq a trouvé parmi nous peu de lecteurs et moins encore d'acheteurs.

Il semble pourtant que les sauvages de race algonquine devraient trouver grâce à nos yeux, eux dont nous occupons le territoire ; eux qui, dès l'origine, furent mêlés à notre histoire, comme des voisins, des amis, des alliés constamment fidèles ; eux qui aidèrent plus d'une fois à défendre et à sauver cette colonie française. Mais nous oublions toutes ces choses. Maintenant que la petite colonie d'autrefois est devenue un grand peuple, les Algonquins ont cessé d'être utiles ? Qui songe à eux ? qui se soucie de leur langue ? qui s'intéresse à leur sort ? qui sait aimer encore ces pauvres gens ? qui ?.... sinon les missionnaires. Eux, du moins connaissent toujours le prix des âmes, fussent-elles cachées sous l'enveloppe de l'Iroquois ou de l'Algonquin ; et comme ils doivent, pour arriver à ces âmes, se faire entendre d'elles, ils apprennent les langues sauvages. Ils s'occupent même, aux heures de loisir, à compiler des lexiques, à rédiger des grammaires. Ils font œuvre de philologues en même temps que d'apôtres ; et si ces pauvres peuples sont destinés à disparaître devant notre implacable civilisation, du moins ils ne périront pas tout entiers. Grâces au missionnaire, leur langue nous restera, comme le plus précieux, sinon le seul monument qu'ils auront laissé sur cette terre d'Amérique.

A ce point de vue, le lexique d'une langue sauvage prend une importance qui ne saurait échapper à personne. Si, dans le sens le plus élevé du mot, l'histoire est ce qui fait connaître un peuple, ce qui peint sa vie, ses mœurs, son esprit, son génie, toute l'histoire des peuples sauvages se trouve dans leur langue, et il ne faut point la chercher ailleurs. Le sauvage est, par excellence, l'enfant de la nature, l'homme des eaux et des bois. Il y vit, il y demeure, il y voyage, il y cherche sa nourriture et son vêtement ; le cercle de ses idées comme de son existence ne s'étend pas au delà. Tel vous retrouvez le sauvage dans sa langue. Ainsi, l'Algonquin ne connait guère d'autre travail que la chasse ; pour lui le même terme *auoki* exprimera l'un et l'autre. *Ojike* qui signifie *faire, fabriquer* en général, voudra dire *faire une cabane*, puisque, chez le sauvage, l'art de bâtir ne va pas au delà du wigwam. Autant cette langue sera riche et même surabondante pour désigner les objets qui frappent les sens et répondent aux besoins matériels, autant elle sera pauvre pour rendre les idées qui se rapportent à la vie intellectuelle et religieuse. Aussi, quand les missionnaires voulurent faire entendre à leurs néophytes les vérités du christianisme, ils eurent à créer une langue nouvelle. Ils en empruntèrent le plus souvent les termes à l'idiome qu'ils parlaient eux-mêmes, et ils se bornèrent à faire entrer de toutes pièces les mots français dans la langue algonquine. Ainsi, on eut les mots *anamens*, à la messe ; *anamensike*, dire la messe ; *kopesew*, se confesser ; *kominw*, communier ; *acanite*, la charité, etc. C'était là, sans doute, le mode qui allait le mieux à ces intelligences simples et naïves, puisque les Algonquins l'adoptèrent eux-mêmes pour traduire les expressions françaises du langage profane. Au lieu de chercher des termes équivalents dans le fond primitif de leur langue, ils trouvèrent plus simple d'appeler la farine, *napanin* ; de la soupe, *anasop* ; une bouteille, *obotei* ; des choux, *dêcho* ; dix sous ; *diso* ; bonjour, *bojo*, etc. Cette accession de mots étrangers que présente la langue algonquine, dans sa forme actuelle, témoigne hautement des rapports nombreux qui existèrent à une autre époque entre les Algonquins et les colons français, nos pères. Notre langue française du Canada garde aussi des vestiges de ces relations dans les mots *sagamité*, *micoine*, *labiche*, *achigan*, *maskinongé*, *mitasse*, *mocassen*, etc. C'est aussi à l'Algonquin qu'il faut demander l'étymologie de plusieurs noms géographiques : *Temiscamingue*, pour *timikaming*, au lac profond ; *Chicoutimi*, de *ichkotimi*, la fin de l'eau profonde ; *Abbitibi*, de *abita*, *nipi* (eau mitoyenne) parce que ce lac est situé à la hauteur des terres où les eaux se partagent, les unes coulant vers le nord et les autres vers le sud ; *Cacouna*, de *kakonang*, là où il y a du porc-épic ; *Oka* (poisson doré) village du lac des Deux-Montagnes ; Nomininguе, de *onamaning*, là où il y a du vermillon ; *Mississipi* le grand fleuve, etc.

***

Un vieux préjugé que nous tenons des Grecs et des Romains, nous fait appeler barbare tout idiome étranger qui s'écarte au génie de nos langues européennes. Mais évidemment cette langue algonquine n'a de sauvage que le nom. Il s'y révèle un art profond où il faut bien reconnaître, plus encore qu'en nos langues, le travail mystérieux de la Sagesse qui illumine tout homme venant en ce monde. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup-d'œil sur le lexique Algonquin. C'est bien le lexique tel que M. l'abbé Cuoq l'entend et sait le faire, fourmillant d'exemples, enrichi de notes, d'observations, de réminiscences de tout genre. On y trouve non pas un simple catalogue de mots, non pas le squelette d'une langue décomposée et disséquée selon l'ordre alphabétique, mais la langue

elle-même dans sa forme animée et vivante qui permet d'en apprécier la haute valeur au point de vue philologique. La facture des mots, le mécanisme de la phrase, le génie grammatical, l'énergie des particules préformantes et adformantes, l'art merveilleux des conjugaisons, le petit nombre et la fécondité des racines qui donnent à la fois au langage une extrême simplicité et une prodigieuse richesse ; ces nuances et ces délicatesses d'expression dont nos langues européennes ne sont pas susceptibles ; cette souplesse et cette flexibilité de la langue qui permet au génie de se créer, pour ainsi dire son idiome propre, en adoptant parfaitement l'expression à la pensée : tous ces caractères distinguent la langue Algonquine et la désignent à l'attention, ou pour mieux dire, à l'admiration des philologues vraiment dignes de ce nom.

Il est un autre trait que je veux signaler.

L'origine diverse des peuples, les vicissitudes de leur histoire, les conditions particulières de climat, de pays, d'existence sociale où ils se trouvent placés, donnent à chacun une physionomie distincte. Mais, au fond, la nature de l'homme est toujours la même et son intelligence suit dans ses opérations des procédés uniformes dont la trace se retrouve nécessairement dans le langage. De là, des traits communs à toutes les langues. A travers les formes multiples et si diverses de la parole humaine, au sein même de la confusion née au pied de la tour de Babel, et depuis, toujours persistante parmi les hommes, une observation attentive permet de saisir un principe d'unité, un élément fixe, constant et invariable comme la nature de l'homme elle-même. Toujours intéressante, cette étude le devient davantage, quand elle s'applique à une langue originale, jeune et naïve qui est restée, comme l'Algonquin, telle à peu près que la nature l'avait faite. C'est là que l'on peut mieux saisir le rapport naturel qui existe entre la pensée et la parole. Ce rapport est manifeste dans les onomatopées si nombreuses des langues sauvages ; mais il ne s'arrête pas là, il va beaucoup plus loin. Qu'on en juge par deux ou trois exemples tirés de l'Algonquin.

Analysons, d'abord, un des mots qui expriment l'action de la parole elle-même. Cette action se compose de l'ouverture de la bouche et du son qui se produit : deux idées distinctes que nous voyons rendues avec une admirable justesse dans le mot algonquin *wem*, *wewem*, appeler : de *we*, faire un bruit, proférer un son, et de *m* qui exprime le jeu des lèvres. Si nous suivons la même idée, une déduction logique nous conduira à rechercher cette même lettre *m* dans d'autres mots qui servent à exprimer pareillement une action de la bouche ; et nous trouverons *amw*, manger ; *aam*, chanter ; *anam*, aspirer ; *nem*, maltraiter en paroles ; *tangam*, toucher des lèvres, etc.

L'idée de l'*âme*, principe immatériel, se rattache naturellement dans l'imagination à celle de *souffle*, *vent*, être impalpable et invisible, dont le bruit s'exprime par le son sifflant *ps* ou *sp*. De là les termes *psyché*, en grec ; *spiritus*, en latin. Mais le *ps* ou *sp* n'existe pas dans l'algonquin : il est remplacé par le *tc* (*tch*) ; et voilà pourquoi, sans doute, nous avons le mot *tcitgag tcitgagoc*, âme. La particule *tc* renferme aussi l'idée d'association et se trouve à exprimer parfaitement, au point de vue philosophique, le rôle de l'âme dans le composé humain.

Le mot algonquin *na* veut dire *mère* ; *ninga*, ma mère. Il rappelle ainsi le latin de *gignere* et le grec de *gennao*. Mais l'algonquin va plus loin dans la logique des mots que l'une et l'autre de ces langues. L'idée de conception s'appliquant avec justesse à toutes les perceptions des sens, nous retrouverons le *g* caractéristique dans la série des mots algonquins ; *nagos*, *tagos*, *magos*, *pogos*, *tanginagos* : être perçu par la vue, par l'ouïe, par l'odorat, par le goût, par le toucher.

Je viens de noter un curieux rapprochement entre l'algonquin et les langues grecque et latine. M. l'abbé Cuoq, dans son livre, en a signalé plusieurs autres non seulement avec ces deux langues, mais encore avec l'hébreu, l'anglais et l'allemand. Ainsi, il y a identité parfaite entre l'*ich* (*vir*) algonquin et l'*isch* hébraïque ; de même entre le féminin de ces mots : *ischah*, en hébreu ; *ikwe* ou *iskwe*, en algonquin. Autre analogie. Les personnels algonquins *ni*, je, me, moi, *ka*, toi, *o*, lui, elle, rappellent de la manière la plus frappante les suffixes hébraïques *ni*, *ka*, *o*, qui ont exactement la même signification. Voyez encore les traits de ressemblance que présentent les racines algonquines *tak*, saisir, *awas*, au-delà ; *wiw*, épouse ; *wi*, vouloir, —avec les mots saxons *take*, *away*, *wife*, *will*, etc.

Comment expliquer ces nombreuses rencontres, entre des langues, du reste, si différentes ? Il serait absurde de ne voir là qu'un simple jeu du hazard. Il faut admettre plutôt une souche commune, une langue mère d'où seraient dérivées toutes les autres et dont les débris, après la confusion de Babel, existeraient encore épars çà et là, mutilés et pourtant reconnaissables, dans les divers idiomes du globe.... L'Algonquin ne serait-il pas cette langue mère ?.. Cette conjecture peut déjà se fortifier du fait qu'on y retrouve les divers caractères d'une langue primitive. Qui sait si des recherches ultérieures fournissant de nouvelles données n'amèneront point la solution du problème ? Qui pourrait dire ce que la Providence réserve encore à notre siècle de merveilleuses découvertes ? Le jour viendra peut-être où la langue Algonquine, nous livrant le secret de sa filiation avec nos langues européennes, éclaircira du même coup la question ethnologique, permettra de ressaisir les liens de parenté qui rattachent nos sauvages aux fils de Sem ou de Japhet, et viendra, à son tour, par un témoignage aussi éclatant qu'inattendu, confirmer le récit biblique sur un des points les plus contestés par le rationalisme, l'unité de la race humaine.

Voilà des résultats que l'on peut attendre, si des études sérieuses et persévérantes achèvent d'explorer le domaine si vaste de l'indianologie.

***

Ne serait-ce pas là une tâche réservée à notre université catholique ? J'aime à le

penser, et l'université elle-même semble avoir conscience de cette mission, puisqu'elle vient de créer, à Montréal, une chaire de langues sauvages, et d'y appeler comme premier titulaire, l'auteur même du Lexique Algonquin. Cet honneur est la récompense des services passés, mais il est aussi le gage des services futurs que le nouveau professeur est appelé à rendre. Il continuera la série de ses traités d'indianologie. Après le lexique il donnera la grammaire Algonquine, et c'est alors—mais alors seulement—qu'il aura ouvert large et sûre, la voie qui doit conduire aux grands résultats de l'avenir.

Si le vénérable auteur est insensible à ce rêve de gloire humaine, il saura trouver dans son amour des âmes d'autres mobiles et d'autres encouragements. A peine sortis des presses, ses livres s'en vont aux mains des jeunes missionnaires pour les initier à l'apostolat et préparer l'évangélisation des cinquante mille âmes de langue Algonquine que renferme encore notre Dominion. Qu'importe, après cela, l'éloge ou le blâme, la faveur ou le dédain du public ? M. l'abbé Cuoq est assuré que son œuvre n'échappera point aux regards du juste Juge : pourrait-il désirer un meilleur succès pour ses livres et pour lui-même une meilleure récompense ?

A. Nantel, Ptre.

juillet 1887.

Ayer
oPM
609
.N36
1887

AYER
Agriculture
-45-